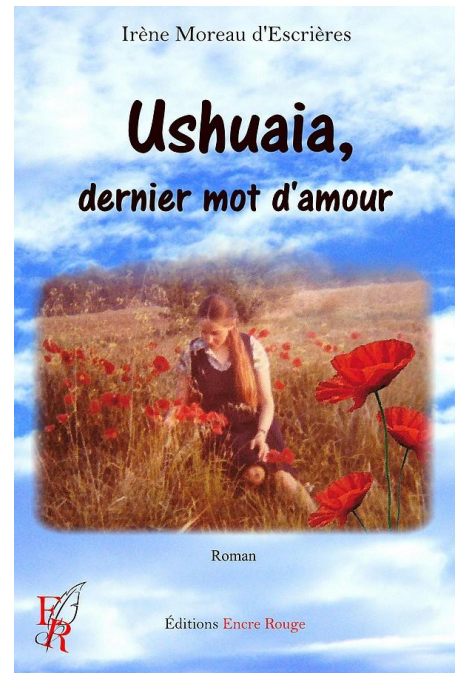


Ushuaia, Dernier mot d'amour

Par Irène Moreau d'Escrières

- Extrait -

8
Venu du passé
Du regard de statuette
Perles d'émeraude



Et quand je l'ai frôlé, j'ai vu les mondes... Je songe à Richard qui tant redoute et aime ces œuvres d'art : l'émeraude est sa pierre préférée. Il a protégé les fleurs de datura qui embaument ses jardins verts au crépuscule. Il dit qu'il se méfie de l'ordre marchand qui voue le monde à l'essor des grands empires industriels. Que veut-il ? Gagner de l'argent, de l'argent, toujours plus. Mais surtout retrouver la légèreté qu'il a perdue, un état antérieur à la conscience d'être riche. Les divertissements donnés pour notre mariage en Inde, à dos d'éléphants couverts de rubis et de diamants, ont fasciné les habitants du Rajasthan, donnant la mesure de son désir de me surprendre pour embellir le réel déjà fantastique. Les responsables auxquels il avait imparti la direction de l'organisation avaient veillé à ce que la cérémonie fût somptueuse, de façon à en faire un événement considérable. Il était venu me quérir sur son destrier d'une rare beauté, Onikage qu'il monte en Australie quand il n'utilise pas sa Ferrari. Les médias ont parlé des mille invités de Faust, mais Richard a fait rectifier par communiqué qu'il préférerait être comparé au Japonais Genji le Radieux. La statuette de l'antiquaire me regarde...

Dans son île secrète, isolée dans les eaux du Pacifique, Richard a dirigé les architectes étonnés de ses constructions dignes des palais d'Hérode. Il a fait livrer des portes de temple en bois de cèdre et réciter les formules qui peuvent guérir ou tuer. Malgré mon conseil, il a fait détourner les eaux d'un cours d'eau où chantaient les grenouilles pour faire ruisseler des cascades, et abattre le noble banyan, manguiers et frangipaniers, pour élever des palissades. Il a entrepris d'autres travaux pour enrayer l'inondation qu'il avait provoquée en supprimant la forêt de bambous. En quête du nirvana, le lieu où rien ne souffle, il a voulu se faire construire un zendo de méditation. Chaque fois, il dit que je suis née d'un diamant piqué dans les tresses de la déesse de la Lune et du Soleil, tout d'argent et d'or vêtue, agitant de ses mains gantées de blanc une branche de cerisier. Les yeux de la statuette de l'antiquaire me regardent...

Richard qui aime la cuisine végétarienne des monastères, mais ne se prive pas de faire tuer de grands gibiers dans ses forêts d'Aquitaine, dit

qu'aimer la richesse n'est pas un obstacle à la Voie du Bouddha. Il n'a pas fait le vide dans son esprit, et sait que l'ambition et la richesse le gouvernent. Certes, l'argent permet d'être libre, mais si vous êtes matérialiste, vous avez besoin de dépenser beaucoup pour acheter beaucoup, n'est-ce pas ? Et plus vous avez besoin d'argent, plus l'argent devient votre maître et entrave votre liberté autant que le fait la drogue. La liberté consiste donc à n'être pas dépendant de lui, car Diogène, frugal et heureux de son sort, est plus libre dans son tonneau qu'un sultan tenu de faire rentrer beaucoup d'argent dans ses palais. Il veut se divertir parce qu'il a perdu sa liberté en devenant un riche tourmenté qui ne peut plus se contenter de ce qu'il a. Plus encore, disait notre grand-tante Léocadie, il lui faudra pourvoir aux caprices d'une belle épouse qui voudra dépenser ce qui est à sa portée, et risque de le quitter pour un plus riche encore dès qu'il n'aura plus le sou pour la vêtir. Cela relève d'une insatisfaction liée au manque qu'aucune richesse matérielle ne peut combler. En faisant sa demande en mariage à mon père, Richard m'avait bien caché sa fortune et courait le monde afin de trouver celle qui n'aimerait que son cœur et mériterait d'entrer dans ses jardins. Eh oui ! Il s'était présenté pauvre poète errant au chant du vent, tel le Juif errant, baluchon à l'épaule, « l'homme de l'air », selon l'expression yiddish, le vagabond qui va de ville en ville, sans attache et qui ne se préoccupe pas du matériel.

Par bonheur, son esprit s'éveille quand il médite devant l'océan qui change à chaque heure. Richard aime à fleurir ses prairies de cascades mais, avec la volonté de cultiver son esprit, la pensée qui le guide est de posséder le plus beau parc du Pacifique pour susciter admiration et respect. Il rêve aussi de créer de nouvelles associations pour les pauvres enfants du monde désormais voué à la pollution. Il s'est enrichi en empoisonnant l'environnement de leurs parents à coups de poids lourds, avions et grandes surfaces de consommation, et voudrait œuvrer pour leurs arrière-petits-enfants. Il voudrait fuir le béton, perceuses, tronçonneuses et marteaux-piqueurs des mondanités bruyantes pour m'écrire des poèmes, mais il est dans le monde et rêve de n'y être pas. Le tourment n'existe que dans l'esprit de celui qui veut toujours plus, insatisfait de ce qu'il a déjà. Richard dit qu'avec moi le ciel est entré dans son jardin par les voûtes des flamboyants, que les anges qui colorent les bougainvilliers habitent sa maison, qu'un oiseau bleu s'est faufilé au salon avec mon papillon apprivoisé. Sur les muretins qu'il a construits et qu'il continue d'entretenir, les esprits du vent et de la pluie dansent aux clairs d'étoiles. Avec le moine qu'il a pris pour modèle, ils recommandent à Richard d'ajouter son grain de poussière au sommet de la montagne des actes bénéfiques...

Voilà ce que j'ai lu dans les yeux de la statuette d'Océanie, et tel était mon état d'esprit en quittant le magasin d'antiquités, comme si le rêve mêlé de réalité m'avait fait croiser l'oracle. Comme dans la légende de Grand-Maman évoquant la grande île de feu au-delà des mers de glace, le chat m'a menée à *La Claire fontaine* de l'antiquaire russo-japonais.

- Peut-être pourriez-vous revenir mi-juillet. Des milliers de gens se rassemblent au village de La Tirana, près du désert d'Atacama, pour rendre hommage à la Vierge Marie en dansant la *diablada* des Incas. Si vous allez jusqu'à Ushuaia, vous verrez la route s'enfoncer dans la brume. Que Dieu vous tienne en Sa Sainte Garde, Mademoiselle !

9

Du marché central Le murmure de la fontaine Jouent les petits chats

En fin d'après-midi, au milieu des clameurs du grand Marché Central, gravitent les restaurants que Richard trouve alléchants : des fruits de mer tout frais, son régal ! Suggérant à coups de mimiques la supériorité de leurs merveilles culinaires, les patrons nous interpellent, présentant en lui un gourmet. Il choisit l'endroit le plus sélect pour se régaler au *Donde Augusto*, et régler avec enthousiasme la *guenta* en pesos flambant neufs.

Lors de la balade, nous sympathisons avec le groupe. D'abord le grand Arthur Delague à lunettes en écaille, passionné par la science des Mayas, qui relève toujours le col de sa chemisette avant de demander sur le ton d'un gentilhomme florentin : « Accordez-moi le privilège de m'écouter ». Ensuite, Pierre-Jean Gaudran, cheveux d'argent en catogan. Campé dans sa veste de randonneur, il va en souliers de commando et s'exprime d'une voix haute. Tous deux ont échangé leur point de vue sur la marche du monde, se donnant la réplique avec courtoisie. Bien que le second coupât ses interventions de négations, ils sont parvenus aux mêmes conclusions.

Plusieurs Tahitiennes voyagent avec nous. Les deux premières, la quarantaine en chapeau de paille et paréo, évoquaient un jaloux s'exténuant à plaire à une jeune fille qui n'a que dix-huit ans. Comme elles me demandaient mon avis, je n'ai compris qu'après qu'il s'agissait du monsieur en catogan, amoureux de la jeune Christina en short et tee-shirt, dont les lunettes de soleil à monture rose mettent en valeur le teint mat et la longue chevelure d'ébène.

- Juste ciel, tu vas jeter ta chance au vent ! Si tu cessais tes fugues, tout pourrait s'arranger, lui dit Odile. As-tu vérifié ton press-book ?
- 108 photos. Pierre-Jean n'arrête pas de se mettre en colère.
- La rupture te pend au nez avec ce *tāne* de 45 ans de plus que toi, poursuit Valentine, aux larges boucles oxygénées, façon Marilyn Monroe.
- Juste ciel ! Tu pourrais éviter les sujets de friction, insiste la première en ramenant ses cheveux parfumés vanille sur ses joues potelées. Patricia qui revient des Indes va te donner un bol à incantation pour chasser le diable et t'apprendre le sanscrit.

Patricia doit être la jolie dame du groupe, une Française à bouclettes poivre et sel, en tenue indienne.

- Je préfère le *tahu'a* de Bora Bora qui connaît Anthony, dit Christina. Il attrape les mauvais esprits.
- Tu penses encore à ton Valentin ?

Avec son épaisse chevelure d'un noir de jais, Christina est un portrait de Gauguin. Accompagnée du directeur d'agence immobilière, Pierre-Jean Gaudran, hautement plus âgé qu'elle, cette jolie fille de dix-huit ans incarne le charme des filles des îles. Nous flânons sous les charpentes métalliques qui agrémentent ce marché de style Eiffel de senteurs vert-bronze, pyramides de fraises, cerises, framboises, raisins, kiwis, oranges et pastèques. De gros poissons nous appellent au secours derrière la vitre des aquariums. Leur conscience en ondulations d'orage et de naufrage demande où est l'océan. Des

joueurs de guitare présentent le quatuor Amado, Enrique, Cruz et Montoya, et la chanteuse Pilar. Au centre, au murmure de la fontaine de bronze, somnole la mascotte du marché couvert, un chien tenu en laisse par un vigile.

- Ce bouledogue pourrait affronter les éléphants d'Hannibal ! s'exclame Arthur Delague. Si tout est en interrelations, c'est peut-être le cousin du chien d'Alexandre. Mais nous parlerons plus tard des guerriers portant sur la poitrine les cœurs offerts aux dieux des Mayas, quand le jeu de balle devient un tournoi sanglant, laissant couler des flots de sang !
- Je n'y comprends rien ! dit Christina.

Un sourire glisse sur les lèvres du conférencier quand ses yeux se posent sur un petit chat roux somnolant au soleil. N'a-t-il pas un collier rouge à clochette brillant comme la lumière dans les armatures d'un vitrail ? Je le prends dans mes bras. Son altesse ronronne et frotte son museau contre ma joue, mordille mon oreille, glisse ses pattes autour de mon cou, il est aux anges. Nous nous cajolons, je lui décline tous les mots de sa langue, tu *miaulardises*, mon mimi, tu *miaulines*, tu *te* ronronnes, tu *ronronnises*... Et la petite conscience de messire le chat continue sa *miaule*, sa *miaulante*, sa *miaulinette* dans mes bras, mais je suis obligée de le laisser à sa promenade de *gentle-cat* avec le moineau qui sautille. « Ne touche pas ce galeux bouseux, tout puceux », ordonne Pierre-Jean Gaudran à Christina.

Des vendeurs proposent aux convives attablés aux terrasses des jouets, calendriers, statues de vierges et de saints sur lesquels rayonnent le cœur du Christ. Des saisonnières étalent leurs harmonies de rubans, bobines, chapeaux, accessoires de coiffure. De vieilles personnes assises sur leur chaise bancale vendent des cigarettes à la pièce, des montures de lunettes. Assoupi près de son petit trésor d'allumettes, un vieillard à cheveux d'argent garde les yeux fermés, une main sur le cœur. Une petite femme aux longs cheveux marche près de son mari silencieux, généreux mais tourmenté. Il frôle sa main. Le chat les suit, serpentant entre leurs chevilles.

- Douce, sois belle pour moi, chuchote Richard. Je suis jaloux de ces chats qui te courent après. Pourquoi ces Japonais te prennent-ils en photo ?
- Je prenais des notes sur la gente trotte-moustache.
- Que dit ce gentle-cat ?
- Qu'il en est à sa neuvième vie.

Richard me réveille à une heure du matin, parce qu'il a faim ! Dans la rue déserte, près de l'hôtel, nous retournons au *Rodeo del Rancho*, dont l'escalier descend au sous-sol d'où s'élèvent les rythmes de la danse. Le gros pourboire qu'il a donné l'autre soir à Francisco a attiré la sympathie de tous, de sorte qu'il se fait escorter par le colosse moustachu pour commander au snack voisin un repas qu'il emporte au restaurant, les cuisines n'étant plus opérantes. À gauche, les filles au regard félin continuent derrière le voile fluorescent leurs gestes mécaniques. Au restaurant, la piste de danse fait salle comble, face à l'orchestre du samedi soir. Je m'en donne à cœur joie dans la foule où je plonge ! Toujours souriants, virevoltant comme des abeilles, tout petits et le teint mat, les Chiliens continuent à danser en rythmant les notes frénétiques, le bout du pied relevé, poursuivant leurs invites à leur partenaire imaginaire, la main sur le cœur, en écho aux chansons d'amour qu'ils fredonnent par cœur. Tout le monde boit, rit et parle en festoyant. Je suis aux anges. Après avoir récupéré son plat chaud avec son garde du corps qui nous a menés à la cuisine

visiter les locaux épicés de plats que malaxent des cuisiniers courtois, nous nous frayons un chemin dans la foule enthousiaste.

La soirée finie, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, après s'être proposé comme garde du corps, Francisco le moustachu nous raccompagne à l'hôtel et remercie Richard pour son second pourboire. Sous la rivière d'étoiles scintille Santiago du Chili. Dieu, que la nuit est belle ! Une étoile vibre plus fort que les autres, nous enveloppant d'amour.

Le portier de l'hôtel nous accueille en déverrouillant les portes vitrées dans un silence feutré. Comme s'il était la mascotte du *Tupahue*, le petit chat qui semblait guetter son carrosse, se faufile dans le hall pour précéder dans les escaliers. Mais Richard ne veut pas d'un chat dans la chambre. Il est toujours radieux quand il s'adresse à quelqu'un, mais la familiarité le met mal à l'aise, même s'il s'agit d'un chat. Au premier regard, tout le monde pourrait éprouver de la sympathie pour lui, mais sa froideur soudaine, cette inquiétude qui brûle son regard d'acier, tout cela est ressenti comme s'il avait la main sur la crosse d'un pistolet, qu'il dégainait le sabre ou faisait partie de ces chefs de clan qui se transforment en loup à la pleine lune. L'allusion du guide au Peuchen métamorphosé en serpent volant pour pétrifier les gens et vampiriser les moutons l'a mis mal à l'aise ce matin. Le cadeau de l'antiquaire l'intrigue autant que ma connivence avec les félins. « Tu éteins, Douce ! », dit-il, fier et distant. J'obéis. Il murmure : « Tu es ma lumière », et il s'endort près de mon ombre pour entrer dans l'autre monde. Moi non plus je ne sais où je vais en fermant les paupières. Il ne reste que des bribes au réveil. Sur la table de chevet, près de mon cahier, face à l'étoile qui nous regarde, la calligraphie de l'antiquaire émet un scintillement. Du coquelicot sort de la lumière bleue.

Retrouvez

Ushuaia, dernier mot d'amour

Sur encrerouge.fr